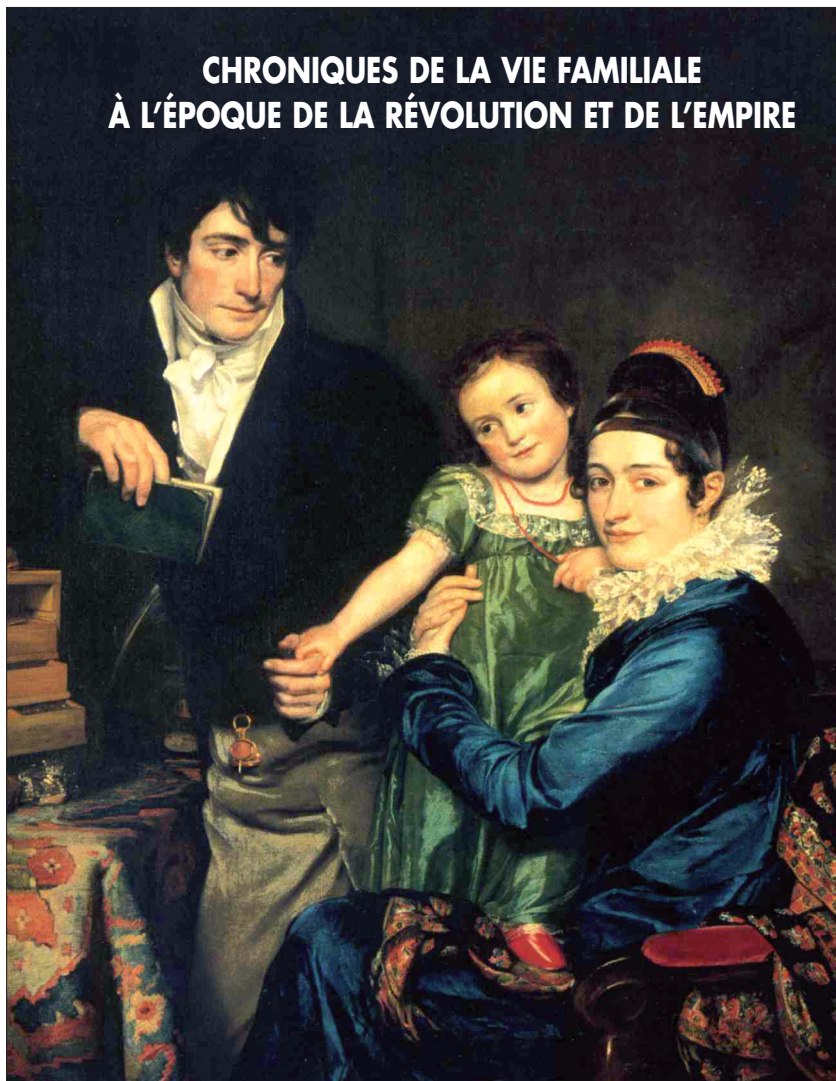


LE ROMAN CONJUGAL

ANNE VERJUS
DENISE DAVIDSON

CHRONIQUES DE LA VIE FAMILIALE
À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE



LA CHOSE PUBLIQUE
Édition de la publication
CHAMP VALLON

Le roman conjugal

DES MÊMES AUTEURS

ANNE VERJUS

Le Cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848, *Paris, Belin, 2002.*

Le Bon Mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire, *Paris, Fayard, 2010.*

DENISE DAVIDSON

France after Revolution. Urban Life, Gender and the New Social Order, *Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2007.*

Illustration de couverture :
François-Joseph Navez : La Famille De Hemptinne
(Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique)

© 2011, CHAMP VALLON, 01420 SEYSSEL
WWW.CHAMP-VALLON.COM
ISBN 978-2-87673-546-0

ANNE VERJUS
DENISE DAVIDSON

Le roman conjugal

CHRONIQUES DE LA VIE FAMILIALE
À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

Champ Vallon

COLLECTION
« LA CHOSE PUBLIQUE »
DIRIGÉE PAR PIERRE SERNA

SOMMAIRE*

LISTE DES PERSONNAGES

INTRODUCTION

ANTOINE, MAGDELEINE, PIERRE ET LES AUTRES

S'AIMER, LE DIRE ET LE FAIRE

DES FILLES ET DES GARÇONS À ÉLEVER

LE CORPS ET LES CHOSES

LE POUVOIR PARTAGÉ

LES CONDITIONS DU MARIAGE

L'ARGENT DE LA FAMILLE

CETTE MORT QU'ON N'ATTEND PAS

LES LETTRES, ENTRE VÉRITÉ ET FICTION (ÉPILOGUE)

DES VIES CONJUGALES SI LOIN, SI PRÈS

SOURCES

REMERCIEMENTS

BIBLIOGRAPHIE

NOTES

TABLE DES MATIÈRES

* Une table des matières plus précise se trouve à la fin du volume.

LISTE DES PERSONNAGES

FAMILLE MORAND DE JOUFFREY

Antoine MORAND DE JOUFFREY : époux de Magdeleine, fils de Jean-Antoine et Antoinette
Jean Antoine MORAND : père d'Antoine
Antoinette LEVET : mère d'Antoine
Magdeleine GUILLOUD : épouse d'Antoine
Éléonore MORAND : tante d'Antoine, sœur de Jean Antoine
Albine MORAND DE JOUFFREY : fille aînée d'Antoine et de Magdeleine, épouse d'Honoré
Aimé Jean Jacques (James) MORAND DE JOUFFREY : fils d'Antoine et Magdeleine
Éléonore (Léo) MORAND DE JOUFFREY : cadette d'Antoine et Magdeleine
Honoré BŒUF DE CURIS : époux d'Albine
Azélie BŒUF DE CURIS : fille unique d'Honoré et Albine

FAMILLE VITET

Pierre VITET : époux d'Amélie, fils de Louis et Marguerite
Louis VITET : père de Pierre, époux de Marguerite
Marguerite FAULIN : mère de Pierre, épouse de Louis
Amélie ARNAUD-TIZON : épouse de Pierre Vitet, fille de Claude et Catherine
Louis (Ludovic) VITET : fils de Pierre et Amélie

FAMILLE ARNAUD-TIZON

Claude ARNAUD-TIZON : père d'Amélie, époux de Catherine
Catherine DESCHEAUX : mère d'Amélie, épouse de Claude

LISTE DES PERSONNAGES

Louis (Ludovic) ARNAUD-TIZON : frère d'Amélie, fils de Claude et Catherine

Amélie THIÉBAULT : épouse de Ludovic Arnaud-Tizon, belle-fille de Claude et Catherine

Victoire ARNAUD-TIZON : sœur d'Amélie, fille de Claude et Catherine

Jacques BARBET : époux de Victoire, beau-frère de Pierre et Amélie

Adèle ARNAUD-TIZON : sœur d'Amélie

Christophe RIOCREUX : époux d'Adèle

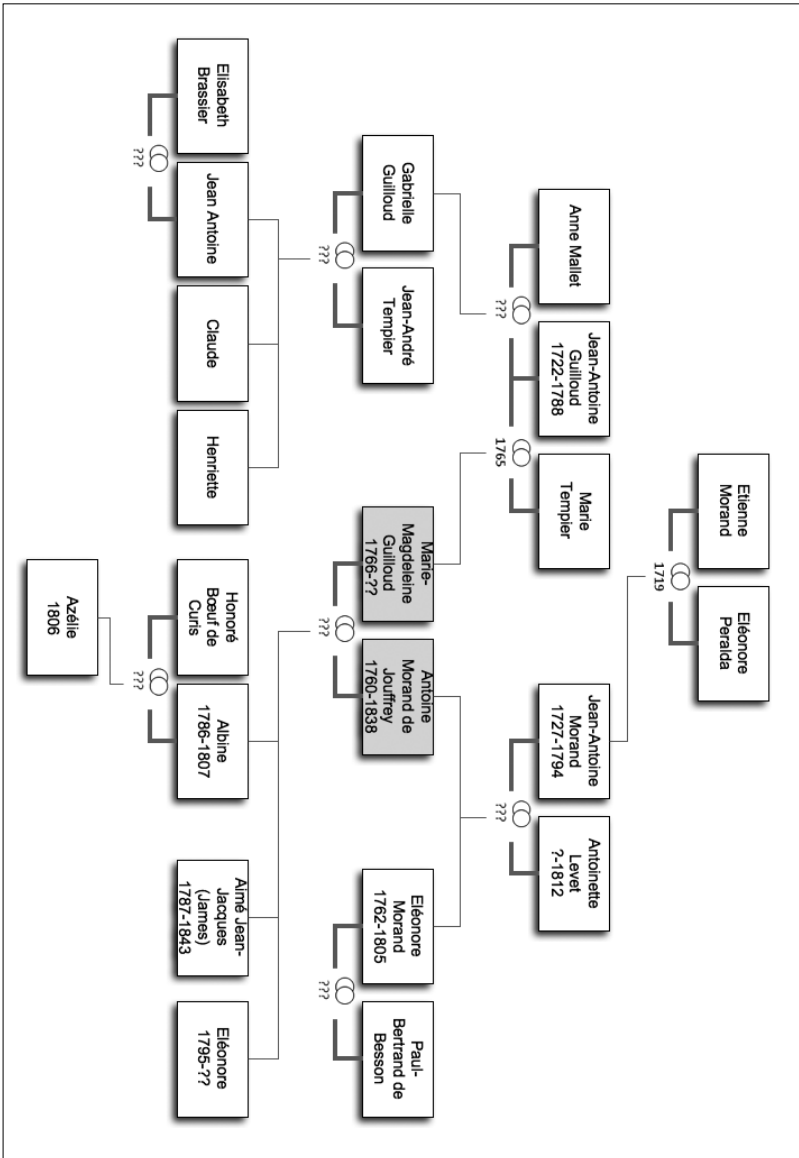
Pierre-Marie ARNAUD-TIZON : oncle d'Amélie

Anne-Françoise VINCENT : épouse de Pierre-Marie

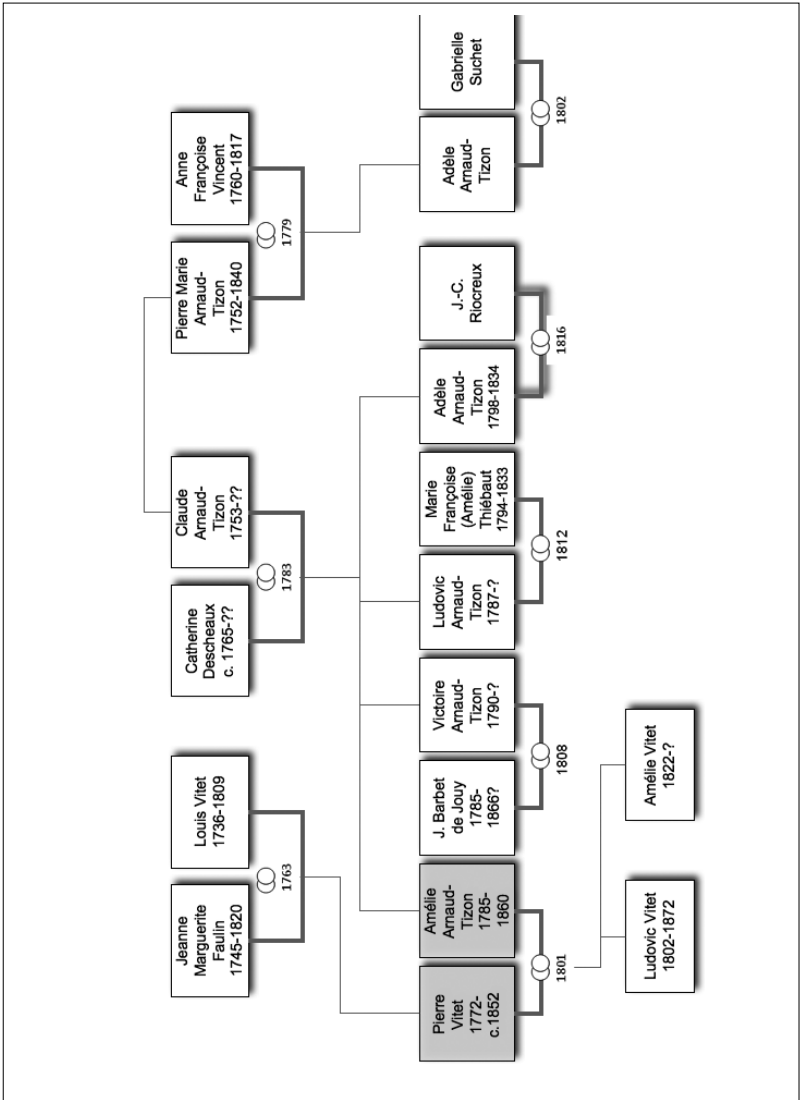
Françoise Adélaïde ARNAUD-TIZON : fille de Pierre-Marie

Gabriel SUCHET : époux de Françoise Adélaïde

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE MORAND DE JOUFFREY



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES VITET ET ARNAUD-TIZON



INTRODUCTION

Quantité de « fonds privés » déposés aux Archives recèlent des trésors dont nous ne savons rien ; notamment parce que l'intime et le familial ont relativement peu intéressé les historiens de la période. Certains de ces trésors sont déposés aux archives municipales de Lyon. Ce sont les archives de familles assez importantes, tant en raison de leur implication dans la vie lyonnaise que du caractère considérable de la masse des papiers qu'elles ont laissés. Parmi ces familles, nous en avons choisi deux. Deux car nous sommes deux historiennes qui avons joint nos découvertes pour former ce livre à quatre mains – puisque les claviers des ordinateurs font désormais courir la droite et la gauche. Nous nous connaissions déjà, travaillant de longue date, chacune de notre côté, sur la période révolutionnaire au sens large, celle qui va de la réunion des États généraux en mai 1789 jusqu'au glas de la deuxième République, en 1851. Denise avait travaillé sur l'espace public du politique dans la France post-révolutionnaire, notamment à Lyon et à Nantes, pour y décrire la place et le rôle des femmes ; Anne avait surtout travaillé sur les conditions familiales de la citoyenneté dans cette même France post-révolutionnaire, pour tenter de comprendre la situation politique des femmes.

En 2007, lorsque nous nous retrouvons par hasard aux Archives municipales de Lyon, c'est avec en tête chacune un projet : Denise prépare un livre sur les réseaux sociaux et a besoin de consulter les archives de la famille Vitet. Quant à Anne, elle prépare un livre sur le citoyen de la période révolutionnaire et est plutôt à la recherche de sources imprimées, issues des fonds de la mairie de Lyon. C'est donc tout à fait fortuitement qu'en février 2007 elle découvre, sur les rayons soigneusement classés de la salle de consultation, le catalogue d'un fonds privé. Sur une centaine de pages se trouve décrit, minutieusement, dossier par dossier, le contenu de ces archives récemment déposées par la famille.

Comme souvent les historiens pris par le goût, la passion même, de l'archive, nous nous confions mutuellement nos découvertes : une petite vignette aussi grande qu'un timbre sur laquelle a été imprimée, en minuscules caractères, la Déclaration des droits de l'homme, aussi peu lisible qu'un talisman ; un sonnet un peu leste qu'un mari a soigneusement recopié, conservé, et que la veuve, triant et classant à l'orée de sa vieillesse, a jugé bon de garder, nous révélant des personnalités qui n'étaient pas prudes ; une récitation d'enfants pour fêter un père et qui nous laisse entrevoir une vie familiale tissée de joies simples et de tendresse ; enfin, et c'est ce qui finalement va nous décider à entreprendre l'écriture de ce livre, une vie tout entière qui s'écrit et se décrit sous le regard de l'intimité conjugale.

Connaissant assez bien, somme toute, les archives de la période, quelle qu'elles fussent, nous pressentions l'une et l'autre combien ces fonds privés, par leur originalité et leur rareté, méritaient d'être mis au jour. Nous avons pu vérifier, depuis, combien ce matériau-là détonait, par la richesse des détails et l'amplitude des vies qui s'y trouvaient contées. Loin de se réduire au chant amoureux de jeunes époux séparés par leurs obligations réciproques, comme celui que donne à voir par exemple l'extraordinaire correspondance des époux Bombelles dans les premières années de leur mariage ; loin des dissertations passionnantes mais si peu conjugales qu'adresse, trente ans durant, le tendre et constant Denis Diderot à son amour Sophie Volland, ces lettres que nous avons découvertes embrassent la conjugalité dans tout ce qu'elle comporte de matériel et d'immatériel, d'ordinaire et d'extraordinaire, de prosaïque et d'aspiration à l'éternité.

POUR UNE HISTOIRE DES VIES ORDINAIRES

Ces deux familles que nous avons découvertes sont des familles ordinaires. Elles le sont au sens où nous n'avons affaire ni à de grands ducs, ni à des princesses, ni à des philosophes, ni à des femmes de lettres, ni à des acteurs importants du monde politique, mais à des personnes qui sont restées relativement à l'abri de l'ombre de l'histoire, à une période où l'exposition publique valait facilement peine capitale. Ces deux familles sont donc des familles ordinaires d'un point de vue objectif. Elles le sont aussi d'un point de vue subjectif. Car les hommes et les femmes sur lesquels nous avons choisi de nous pencher sont d'abord des héritiers : ces deux

couples si différents par ailleurs partagent une même vénération pour un chef de famille aux réalisations hors du commun. Les hommes de ces familles, davantage que les femmes sans doute, se sentent ordinaires au sein de leur propre famille, modestes rejetons d'hommes dont la mémoire du nom est à la fois un tribut et un fardeau ; des hommes que l'histoire n'a pas retenus. Ainsi, le nom de ces fils de famille n'évoquera sans doute rien, au premier abord, dans l'esprit des lecteurs : l'un s'appelle Pierre Vite, l'autre Antoine Morand de Jouffrey. Qui aujourd'hui sait que Pierre Vitet était le fils unique du célèbre médecin et maire de Lyon Louis Vitet, et le père de Ludovic Vitet, académicien et ami de François Guizot ? Minuscule passeur entre ces deux grands hommes, ce Pierre peut être identifié ; mais il n'est certes pas connu. De même, qui connaît Antoine, le fils de l'architecte Jean Antoine Morand qui, aux côtés de Soufflot, contribua à transfigurer la ville de Lyon, à l'aube de la Révolution, et dont les habitants de Lyon se souviennent par le nom qu'il a laissé à un pont sur le Rhône ?

À rebours des célébrations des grands acteurs de l'histoire, c'est aux couples de ces deux rejetons ordinaires que nous avons choisi de nous intéresser. Pour des raisons qui tiennent autant à la science qu'aux conditions matérielles qui la rendent possible : l'une et l'autre spécialistes de la période révolutionnaire, nous cherchions à retrouver les conditions de la vie conjugale à cette époque. C'est donc d'abord les couples de cette génération qui nous intéressaient, et non pas le plus grand homme de la lignée. À ce jeu, le couple du petit-fils de Diderot, si nous avons découvert sa correspondance, nous aurait davantage intéressées que le philosophe. Encore fallait-il trouver le matériau. Or, ces deux rejetons-là sont, circonstances ou personnalité obligent, des graphomanes. C'est donc la conjonction de la période, particulièrement riche, et d'un matériau à la rare abondance, qui permet aujourd'hui de redonner vie à ceux qui nous ont laissé des traces écrites de leur existence conjugale quotidienne.

Nous avons exploité deux groupes de correspondances. Deux *groupes* puisqu'à partir de ces deux héritiers, nous avons pris en considération toutes les lettres envoyées ou reçues qui pouvaient concerner leur vie conjugale ; principalement, les lettres que l'époux envoie à sa femme (plus rarement l'inverse, les épouses faisant souvent brûler, à cette époque, leur correspondance intime), et celles

* Ce qui n'est pas le cas des femmes de la génération précédente. On a, par exemple, conservé la quasi-totalité des lettres échangées par les parents de l'un des protagonistes, soit plusieurs dizaines de lettres.

qu'il échange avec sa mère ou sa belle-mère (plus rarement avec les hommes de la génération au-dessus). Au total, nous avons lu environ 1 250 lettres¹.

Ces lettres offrent le portrait de deux couples principaux, et de quelques couples secondaires qui gravitent dans leur entourage. Ces deux couples sont membres de la bourgeoisie très fortunée, puisqu'ils possèdent ou sont héritiers de propriétés particulièrement lucratives : un « pont » sur le Rhône, à Lyon, pour les uns ; les rentes de diverses propriétés pour les autres ; des appartements cossus, des terres qu'ils font exploiter par des fermiers pour les uns, un petit château au nord de Lyon pour les autres.

Ces femmes et ces hommes sont des Lyonnais de « souche »², même si très rapidement l'un des couples va définitivement quitter les bords de la Saône pour s'installer à Paris. Ils ont vécu durement, parfois de manière tragique, la Révolution. Leurs quatre pères sont, pour la plupart, des proscrits : l'un est guillotiné pendant l'hiver 1793-1794. Un autre réussit à s'enfuir et, après un long périple aux côtés de son fils, finit par trouver refuge à Paris, qu'il ne quittera plus ; un troisième, qui a connu la prison, fuit lui aussi Lyon pour s'installer définitivement à Rouen ; seul le quatrième, par sa mort prématurée, échappe à cette litanie de destins bouleversés par la Révolution. Tous ces pères sont poursuivis pour des raisons politiques : l'un, constructeur d'un pont célèbre qui traverse le Rhône, est accusé d'avoir freiné la progression des troupes jacobines en sabotant son chef-d'œuvre ; les deux autres ont fait partie du pouvoir municipal révolutionnaire, comme maire de Lyon et comme officier municipal.

L'originalité de ce matériau ne tient pas seulement à son abondance. La correspondance des époux Bombelles regroupe elle aussi quelques centaines de lettres¹. Celle, postérieure, des amants qu'a récemment mise au jour Paula Cossart, en compte bien davantage encore². Son originalité tient surtout à son inscription historique à la charnière entre l'Ancien régime et le XIX^e siècle, deux périodes désormais documentées sur ces questions. En effet, nous connaissons assez bien la vie des époux sous « l'ancien régime ». Une longue tradition historique s'est penchée sur la vie familiale, depuis les années 1970, que ce soit celle de la paysannerie ou de la noblesse parisienne, à travers l'étude de la littérature, des archives de la

* Pour un décompte plus précis, voir la liste en fin d'ouvrage.

** Par là, nous entendons simplement que les protagonistes sont nés à Lyon ou dans ses environs proches.

police ou des correspondances privées. Par ailleurs, la vie des couples, de la gestion de leurs affaires économiques jusqu'à leur vie sexuelle, à partir de 1820, n'a plus guère de secrets pour nous*.

Entre ces deux périodes, on a négligé la Révolution, l'Empire et les premières années de la Restauration. Ce n'est pas que l'époque soit avare en textes sur le sujet. Au contraire : une multitude de discours politiques, de lois, de décisions de justice, de pétitions témoigne de l'intérêt qu'a porté cette période à la « petite patrie », unité élémentaire de la société, qu'elle soit républicaine ou monarchique. Étrangement, ce « bruit » politique a comme recouvert les petites voix qui s'exprimaient à travers les textes privés. C'est à pallier cette absence que contribue l'étude de ces deux couples à travers leur correspondance.

Par ces correspondances, nous entrons sur le théâtre de la conjugalité révolutionnaire. Ce sont elles qui nous font visiter les entrailles de la vie privée et nous permettront d'entrer dans la chambre à coucher où s'entrelacent les corps, naissent les enfants, se traversent les nuits d'insomnie, se languissent et parfois se meurent les malades ; dans les cuisines au petit matin quand les enfants prennent leur bol de café au lait, dans les salles à manger quand se discutent les affaires, dans les chambres d'hôtel où le solitaire prend, sur le pouce, quelques biscuits avant de s'endormir ; dans le salon où se rencontrent pour la première fois les futurs fiancés, où sont ouverts les présents que les grands-parents offrent en guise d'étrennes, le 31 décembre, où se réchauffent les amis et la famille venus rendre visite ou chercher réconfort après les séparations. Ce sont ces correspondances qui nous promènent hors du domicile, dans les jardins du domaine pour y planter des arbustes, dans les parcs publics pour y contempler avec ravissement les lumières des jeux et les attractions de la ville, sur les routes cabossées empruntées par les diligences ou les voitures particulières des amis ; dans les collèges où sont envoyés les jeunes garçons ; auprès des maîtres de piano ou de dessin qui viennent instruire les jeunes filles ; chez le préfet ou chez le ministre, dans les cabinets des secrétaires ministériels pour y défendre un dossier vital pour l'économie familiale, et dans le secret des rencontres menées ici ou là pour faire avancer une carrière ou nouer une alliance prometteuse. Enfin, ce sont ces correspondances qui nous montrent combien les vies conjugales, dans cette classe sociale, peuvent encore résonner en nous. Leur écho y est bien plus amplifié que si nous avions retracé les vies conjugales

* Cf. la bibliographie en fin d'ouvrage.

du siècle suivant, prises qu'elles seront dans une division sexuelle du travail, des rôles et des éducations qui défera en grande partie le travail de rapprochement que la conjugalité révolutionnaire a pu opérer entre les hommes et les femmes.

C'est bien le plus surprenant que cette proximité qui, malgré la distance historique, nous rend singulièrement empathiques avec ces deux couples. Il y a bien sûr un caractère d'exotisme absolu à plonger dans ces conditions matérielles si éloignées des nôtres : sans électricité, sans eau courante, sans moyens rapides de locomotion, sans médecine efficace. La lessive se fait une fois l'an, et les armoires regorgent de chemises et de draps destinés à couvrir les 12 mois et les 4 saisons de l'année ; on s'éclaire à la bougie, et les maisons sont impossibles à chauffer : sitôt éloigné du foyer de la cheminée, les pièces sont glaciales pendant les mois d'hiver, si bien qu'on préfère aller vivre au chaud des appartements exigus de la ville. En ville on circule à pied, le moindre déplacement occupe une demi-matinée. Ce qui prend des heures, encore, est l'écriture : le seul moyen pour communiquer avec les êtres chers, que ce soit pour donner des nouvelles, en faire passer, en prendre, s'informer de la santé mais aussi des affaires, de l'argent qui circule, des personnes qu'on cherche à revoir, ce sont les lettres. Et ce, qu'on loge à l'autre bout du quartier ou dans la région la plus éloignée. Une invitation à dîner, un remerciement à faire, c'est encore une missive à rédiger. Combien de temps consacre-t-on, à cette époque, à lire et écrire ces lettres qui remplissent le plus souvent trois à quatre pleines pages ?

L'exotisme pourrait tenir, aussi, à l'existence d'une domesticité qui prend en charge une grande partie de l'inconfort que peuvent générer ces conditions matérielles de vie. Il n'en est rien, et c'est même tout le contraire qui se passe : cette domesticité, qui supplée justement à cet inconfort, est sans doute ce qui permet le plus de rapprocher les conditions de vie des maîtres de l'époque de celles des individus de l'époque moderne. Dans ces temps où la maîtresse de maison veille à ce que le travail soit fait, donne ses instructions pour que les lessives soient correctement savonnées, rincées, étendues et pliées par d'autres, dicte le menu et envoie sa cuisinière au marché, une bonne partie de sa journée reste disponible pour s'occuper de l'instruction des filles et des intérêts économiques et politiques de la famille. Lorsque l'économie familiale repose principalement sur la gestion et le développement du patrimoine – qu'il soit constitué d'appartements à louer, de champs cultivés ou d'un pont à péage – une femme possédant l'orthographe, l'algèbre et les compétences relationnelles nécessaires pour évoluer dans son milieu

INTRODUCTION

peut se voir confier une grande partie des tractations et des décisions nécessaires pour gérer et faire fructifier ce patrimoine. Dans ces milieux où les épouses participent avec détermination aux destinées économiques de la famille ; où le « travail parental », qu'on appelle alors l'éducation domestique, est principalement de leur responsabilité ; et où c'est moins la pénibilité des tâches domestiques que la gestion de leur prise en charge par d'autres (bras humains ou bras mécaniques) qui leur est confiée, on voit bien qu'il y a, dans ce faisceau de conditions matérielles comparables, un élément de rapprochement certain avec les couples de la classe moyenne d'aujourd'hui.

L'exotisme finit de se diluer à mesure qu'on touche aux éléments moraux de la société. On ne s'en étonnera pas si l'on postule que les éléments dits « moraux » sont conditionnés en grande partie par les conditions matérielles. Ainsi, on trouvera à maints égards que la manière d'envisager l'activité et l'implication des épouses dans les affaires et celles des maris dans l'éducation des enfants, ou encore l'importance accordée à la bonne entente dans le couple concourent à faire des hommes et des femmes de cette classe si fortunée de singuliers miroirs des couples de la bourgeoisie du *xxi^e* siècle.

Au fil des chapitres, on découvrira des personnes qui, par bien des aspects, s'avèrent plus proches de nous que ne l'ont été nos propres grands-parents et arrière-grands-parents. On les découvrira à travers sept grandes étapes de la vie conjugale et parentale : l'attachement par la rencontre des corps et des cœurs ; la formation de la famille par l'arrivée et l'éducation de l'enfant ; les routines, les incidents, les soucis et les plaisirs du quotidien ; l'activité économique et politique ; le mariage des enfants ; la transmission et la répartition du patrimoine, lorsqu'il y a lieu ; et enfin, parfois, la mort d'un enfant. La vie conjugale que nous racontons n'embrasse pas la vie entière ; nous n'abordons pas leur vieillesse. La richesse de ces vies de couple entre vingt et cinquante ans est telle qu'il eût fallu un deuxième livre pour couvrir leur seconde vie de grands-parents. Antoine, le premier, quittera la vie en 1837, à l'âge de soixante-dix-huit ans ; Magdeleine, dix ans plus tard, à quatre-vingt-un ans, en 1847. Bien des années plus tard, Amélie mourra en 1860, à l'âge de soixante seize ans ; juste après Pierre qui aura, lui, atteint l'âge de quatre-vingts ans.

Antoine, Magdeleine, Pierre et les autres...

ANTOINE ET MAGDELEINE

Le premier dans le temps, c'est-à-dire le premier à se marier, est le couple d'Antoine et de Magdeleine. Nous sommes en 1785, au printemps. Antoine Morand de Jouffrey a, alors, vingt-cinq ans. Sa promise est, comme il se doit, plus jeune que lui : Magdeleine Guilloud, lyonnaise elle aussi, a dix-neuf ans. C'est, pour l'un comme pour l'autre, un âge plutôt précoce pour se marier, même dans cette classe sociale*.

Magdeleine, orpheline de mère depuis l'âge de neuf ans, a vécu une grande partie de sa jeunesse dans la maison de sa tante, située derrière la place des Terreaux, à l'angle de la rue de la Déserte et de la mal famée rue des Bouchers**. Elle est l'héritière d'une fortune très importante, composée de deux patrimoines : celui de sa mère, dont elle est la fille unique, et celui de sa tante maternelle, dont elle est aussi la seule nièce. Enfin, son père, un très riche négociant lyonnais, lui a constitué une formidable dot de 60 000 livres***. C'est

* Du moins si l'on compare à l'âge moyen des filles de l'élite d'une autre grande ville à la même époque, qui avoisine vingt-cinq ans. Seul un cinquième des filles bordelaises étaient mariées avant l'âge de vingt ans. Cf. Stéphane Minvielle, « Le mariage précoce des femmes à Bordeaux au XVIII^e siècle », in *Annales de démographie historique*, 2006/1, n° 111, p. 159-176.

** C'est l'actuelle rue Hippolyte Flandrin. La rue des Bouchers était une rue connue pour ses maisons closes. Cf. http://www.feministes.net/prostitution_lyon.pdf, p. 58.

*** Il ne reste rien, dans les archives de la famille Morand, de la mère de Magdeleine, Marie Tempier, qui décède alors que sa petite fille n'a que neuf ans. Magdeleine n'a pas conservé le moindre papier de cette mère, alors qu'elle a soigneusement gardé tout ce qui concernait son père et sa tante maternelle, y compris de fastidieux et répétitifs comptes et décomptes des meubles, des affaires menées, tout un galimatias à peine lisible dont on soupçonne qu'ils avaient une valeur plus sentimentale que juridique. Marie Tempier est la deuxième femme du père de Magdeleine. Du premier mariage avec Anne Mallet, une enfant seulement a survécu : Gabrielle, née en 1753. Gabrielle est l'enfant de la chance : son aîné, Martial, et deux de ses cadets, Marie et Jean-François, sont morts à la naissance ;